

'encontre

ERRIÈRE UNE ŒUVRE, UNE RÉUSSITE, IL Y A UNE PERSONNALITÉ, SON HISTOIRE, SES GOÛTS.

Élizabeth Quin : intérieur jour

Complice de Thierry Ardisson dans « Rive droite rive gauche », l'émission phare de Paris Première, Élizabeth Quin sait



Eclat de rire devant un tableau du peintre Christophe Bonacorci, découvert dans la galerie de Michel Aveline (« Cardinal », 75002 Paris).

Directe et sans façons, la Madame Cinéma de Paris Première reçoit chez elle, dans un deux pièces haut perché du IX^e arrondissement, quartier des poètes et des musiciens, entre Pigalle et Notre-Dame de Lorette. « C'est aussi le Paris du cinéma des années cinquante, avec ses malfrats et ses mauvais garçons », précise la cinéphile, qui se souvient également que Jeanne Labrune y a tourné « Si je t'aime... prends garde à toi », avec Daniel Duval et Nathalie Baye. Dans cet intérieur clair, agencé au cordeau, Élizabeth Quin ne fait pas étalage d'érudition cinématographique, mais d'un goût – « tout neuf, avoue-t-elle... et déjà compulsif » – pour la « chine » et les galeries, les objets de curiosité et l'art contemporain. Encore des images en somme, sur toile ou papier et non sur pellicule.

M.F. On vous dit littéraire, folle de livres autant que de cinéma. Je n'en vois pas un seul... Où est votre bibliothèque ?

E.Q. En caisses, au garde-meubles ! J'ai déménagé il y a un an après une rupture avec mon mari : une histoire de douze ans qui s'arrête... Je n'ai rien gardé de mon décor antérieur et, pour la première fois, je n'ai pas essayé de reconstruire mon identité avec des livres. Je n'ai gardé avec moi que les deux cents titres qui me sont le plus chers, de Colette à John Updike, en passant par Dorothy Parker, Fitzgerald et Philip Roth, et je me suis jetée avec passion dans la quête des objets, des photos et des curiosités de toutes sortes. De la séparation est né un nouveau rapport aux choses.

M.F. Tout est neuf ici, donc, d'acquisition récente ?

E.Q. À l'exception des deux glaces anciennes en vis-à-vis, tout provient d'une « chine » récente. J'ai déniché chez un broc de New York cette photo d'intérieur, très « Splendeur des Anderson », avec sa lumière violente tamisée par de mystérieuses persiennes. De New York aussi vient cet étrange dessin : ces femmes qui courent, vues de dos, et semblent s'évanouir dans le paysage... Ma dernière folie, dont je suis le plus fière, est ce très grand tableau de l'Espagnol Miguel Macaya Ortiz, une découverte faite à la foire Art Paris, en octobre : un chien tapi dans l'ombre et des citrons au premier plan. Philippe Tesson, qui participe à l'émission avec moi et dont je suis très amie, voulait aussi l'acquérir... J'ai été plus rapide que lui !

M.F. Seriez-vous déjà une collectionneuse éclairée ?

E.Q. Je ne le prétends pas ! Je découvre ce monde des galeries et des expositions avec la complicité de quelqu'un qui a une grande sensibilité artistique et qui m'est de bon conseil... Mais je sens qu'il en faudrait peu pour que j'attrape la collectionniste ! Je comprends ce besoin compulsif d'accumulation et en même temps le rejet qui s'ensuit, le besoin de tout larguer, parce qu'une collection peut vous asphyxier... Mais je n'en suis pas là. Et d'ailleurs, je vais redéménager, pour la neuvième fois en quatre ans !

M.F. Dois-je comprendre que vous allez, encore une fois, « tout larguer » ?

E.Q. Non, au contraire. Mais ce quartier, que j'adore, est lié à trop de souvenirs. Je vais m'installer à l'hôtel pour quelque temps et réaliser ainsi un vieux rêve : vivre comme Larbaud ou Morand ! Mais ça ne m'empêchera pas d'emporter mes trésors : mes tableaux, mes photos, mes singes et ma peti-

tout du cinéma. Elle sait aussi communiquer ses enthousiasmes. Sa nouvelle passion, c'est chez elle qu'elle nous l'a racontée.

te vitrine de carmélite, réalisée sans doute avec dévotion par une couventine et qui fait hurler d'horreur certains de mes amis ! Ma chambre ressemblera à un magasin de brocante... D'autant que je vais sûrement continuer à écumer les antiquaires et les galeries. Je marche beaucoup dans Paris, parce que je n'ai ni voiture ni permis, et je me bâtis des itinéraires avec des détours insensés, en fonction des brocs', des encadreurs... et des boutiques de chaussures. J'ai également un faible pour les pompes, au point qu'on pourrait faire de mes paires une compression à la Arman !

M.F. Tout cela ne va-t-il pas vous conduire à la banqueroute ? !

E.Q. Je le crains ! Car lorsqu'on commence à acheter, il y a toujours quelque chose à restaurer, encadrer... C'est un gouffre ! Mais puisque je n'investis pas dans un appartement, pourquoi ne pas claquer dans l'art ? Dans mes rêves les plus fous, je me vois à la tête d'un ou deux Miquél Barcelo – je l'ai découvert à sa dernière exposition au musée des Arts décoratifs –, de plusieurs Macaya (mon Espagnol au chien), d'une bibliothèque de Charles Matton et d'une encre de chine qui me hante, vue à la galerie Callu-Merite, rue des Beaux-Arts : un dessin complètement psychotique, comme une mer de visages en forme d'électrocardiogramme. J'oublie aussi les bijoux, autre marotte, pourvu qu'ils soient très « Haute pègre », c'est-à-dire avec platine et diamants, comme dans ce que Ben Gazzara, l'acteur fétiche de Casavetes, appelait « les films à téléphone blanc » !

M.F. Le cinéma a-t-il influencé votre conception du décor ?

E.Q. Difficile à dire. J'ai adoré les intérieurs de Max Ophüls, profondément mélancoliques, j'ai détesté ceux des années 80, les films « loft », où les gens prennent des brunchs le dimanche... Et si je n'aime pas l'esthétique des années 70, je suis quand même très sensible à la manière dont Fassbinder l'exprimait ou à celle qu'a restituée François Ozon dans « Gouttes d'eau sur pierres brûlantes », ce merveilleux film où Bernard Giraudeau incarne un personnage aussi ignoble que son décor. Il y a dix ans, j'aurais adoré habiter l'appartement de Gena Rowlands et Seymour Cassel à Los Angeles dans « Minnie et Moskowitz » : c'était mon idéal d'une certaine médiocrité crapoteuse !

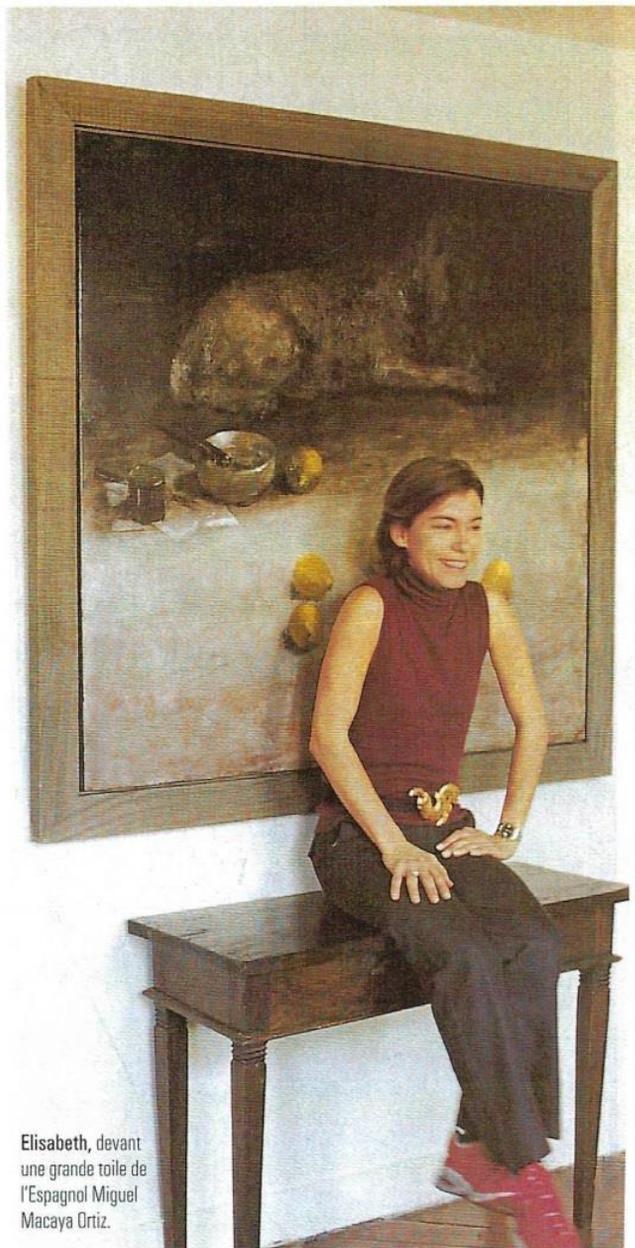
M.F. Et l'esthétique des films japonais ?

E.Q. Sûrement pas ! Elle est beaucoup trop minimaliste pour moi. La maison à la japonaise, c'est l'anti-chine !

M.F. Votre enfance a-t-elle éduqué votre regard aux belles choses ?

E.Q. Au contraire. Non qu'elle ait été défavorisée... J'ai eu la chance de naître dans un quartier hyper bourgeois, mais les goûts de ma famille étaient désespérément classiques, sans aucune curiosité pour la création ou l'avant-garde. De là, en revanche, vient ce que j'appelle ma « pulsion scopique », c'est-à-dire la manie d'observer par les fenêtres l'intérieur des autres... Non par voyeurisme, mais pour essayer de comprendre comment on fait pour vivre à sa place, dans son cadre. C'était mon « Fenêtre sur cour » à moi.

Propos recueillis par Louise Lembeye



Elisabeth, devant une grande toile de l'Espagnol Miguel Macaya Ortiz.